

Tu es assis, torse nu, vêtu seulement d'un pantalon de pyjama, dans ta chambre de bonne, sur l'étroite banquette qui te sert de lit, un livre, *les Leçons sur la société industrielle*, de Raymond Aron, posé sur tes genoux, ouvert à la page cent douze.

C'est d'abord seulement une espèce de lassitude, de fatigue, comme si tu t'apercevais soudain que depuis très longtemps, depuis plusieurs heures, tu es la proie d'un malaise insidieux, engourdissant, à peine douloureux et pourtant insupportable, l'impression douceureuse et étouffante d'être sans muscles et sans os, d'être un sac de plâtre au milieu de sacs de plâtre.

Le soleil tape sur les feuilles de zinc de la toiture. En face de toi, à la hauteur de tes yeux, sur une étagère de bois blanc, il y a un bol de Nescafé à moitié vide, un peu sale, un paquet de sucre tirant sur sa fin, une cigarette qui se consume dans un cendrier publicitaire en fausse opaline blanchâtre.

Quelqu'un va et vient dans la chambre voisine, toussé, traîne les pieds, déplace des meubles, ouvre des tiroirs. Une goutte d'eau perle continuellement au robinet du poste d'eau sur le palier. Les bruits de la rue Saint-Honoré montent de tout en bas.

Deux heures sonnent au clocher de Saint-Roch. Tu relèves les yeux, tu t'arrêtes de lire, mais tu ne lisais déjà plus depuis longtemps. Tu poses le livre ouvert à côté de toi, sur la banquette. Tu tends la main, tu écrases la cigarette qui fume dans le cendrier, tu achèves le bol de Nescafé : il est à peine tiède, trop sucré, un peu amer.

Tu es trempé de sueur. Tu te lèves, tu vas vers la fenêtre que

tu fermes. Tu ouvres le robinet du minuscule lavabo, tu passes un gant de toilette humide sur ton front, sur ta nuque, sur tes épaules. Bras et jambes repliés, tu te couches de côté sur la banquette étroite. Tu fermes les yeux. Ta tête est lourde, tes jambes engourdies.

Plus tard, le jour de ton examen arrive et tu ne te lèves pas. Ce n'est pas un geste prémédité, ce n'est pas un geste, d'ailleurs, mais une absence de geste, un geste que tu ne fais pas, des gestes que tu évites de faire. Tu t'es couché tôt, ton sommeil a été paisible, tu avais remonté ton réveil, tu l'as entendu sonner, tu as attendu qu'il sonne, pendant plusieurs minutes au moins, déjà réveillé par la chaleur, ou par la lumière, ou par le bruit des laitiers, des boueurs, ou par l'attente.

Ton réveil sonne, tu ne bouges absolument pas, tu restes dans ton lit, tu refermes les yeux. D'autres réveils se mettent à sonner dans des chambres voisines. Tu entends des bruits d'eau, des portes qui se ferment, des pas qui se précipitent dans les escaliers. La rue Saint-Honoré commence à s'emplir de bruits de voitures, crissement des pneus, passage des vitesses, brefs appels d'avertisseurs. Des volets claquent, les marchands relèvent leurs rideaux de fer.

Tu ne bouges pas. Tu ne bougeras pas. Un autre, un sosie, un double fantomatique et méfocieux fait, peut-être, à ta place, un à un, les gestes que tu ne fais plus : il se lève, se lave, se rase, se vêt, s'en va. Tu le laisses bondir dans les escaliers, courir dans la rue, attraper l'autobus au vol, arriver à l'heure dite, essoufflé, triomphant, aux portes de la salle. Certificat d'Études Supérieures de Sociologie Générale. Première épreuve écrite.

Tu te lèves trop tard. Là-bas, des têtes studieuses ou ennuyées se penchent pensivement sur les pupitres. Les regards peut-être inquiets de tes amis convergent vers ta place restée libre. Tu ne diras pas sur quatre, huit ou douze feuillets ce que tu sais, ce que tu penses, ce que tu sais qu'il faut penser sur l'aliénation, sur les ouvriers, sur la modernité et sur les loisis, sur les cols blancs ou sur l'automatication, sur la connaissance d'autrui, sur Marx rival de Tocqueville, sur Weber

ennemi de Lukacs. De toute façon, tu n'aurais rien dit car tu ne sais pas grand-chose et tu ne penses rien. Ta place reste vide. Tu ne finiras pas ta licence, tu ne commenceras jamais de diplôme. Tu ne feras plus d'études.

Tu prépares, comme chaque jour, un bol de Nescafé ; tu y ajoutes, comme chaque jour, quelques gouttes de lait concentré sucré. Tu ne te laves pas, tu t'habilles à peine. Dans une bassine de matière plastique rose, tu mets à tremper trois paires de chaussettes.

Tu ne vas pas à la sortie de la salle d'examen t'enquérir des sujets qui ont été proposés à la perspicacité des candidats. Tu ne vas pas au café où la coutume aurait voulu que tu ailles, comme chaque jour, mais plus particulièrement en ce jour d'exceptionnelle gravité, retrouver tes amis. L'un d'eux, le lendemain matin, va gravir les six étages qui mènent à ta chambre. Tu reconnaitras son pas dans l'escalier. Tu le laisseras frapper à ta porte, attendre, frapper encore, un peu plus fort, chercher au-dessus du chambrant la clé que souvent tu laissais lorsque tu t'absentais quelques minutes pour descendre chercher du pain, ou du café, des cigarettes, ou le journal ou le courrier, attendre encore, frapper faiblement, t'appeler à voix basse, hésiter, et redescendre, lourdement.

Il est revenu, plus tard, et a glissé un mot sous la porte. Puis d'autres sont venus, le lendemain, le surlendemain, ont frappé, ont cherché la clé, ont appelé, ont glissé des messages.

Tu lis les billets et tu les froisses en boule. On t'y fixe des rendez-vous auxquels tu ne te rends pas. Tu restes étendu sur ta banquette étroite, les bras derrière la nuque, les genoux haut. Tu regardes le plafond et tu en découvres les fissures, les écailles, les taches, les reliefs. Tu n'as envie de voir personne, ni de parler, ni de penser, ni de sortir, ni de bouger.

C'est un jour comme celui-ci, un peu plus tard, un peu plus tôt, que tu découvres sans surprise que quelque chose ne va pas, que, pour parler sans précautions, tu ne sais pas vivre, que tu ne sauras jamais.

Le soleil tape sur les tôles du toit. La chaleur dans la